

1

Les terres brûlées

Le souffle du vent rend la marche difficile. La chaleur est étouffante et nous suons à grosses gouttes. Nous peinons sous notre charge et la fatigue se fait sentir. L'odeur des cendres nous fait manquer d'oxygène, nous la respirons depuis des jours. La fumée nous transperce de part en part, prend possession de notre peau, s'immisçant jusque dans nos organes et nos os, du moins c'est notre impression. Nous avons quitté notre refuge ce matin ; un vieux hangar sombre et humide où nous avons passé la nuit. Il a par un heureux hasard échappé aux flammes. C'est notre dixième jour de fuite après le cataclysme, en quête d'eau et de nourriture et d'un endroit plus clément. Tommy, le plus robuste d'entre nous, ne cesse de nous encourager. Il est grand, il a du charisme et je le suis comme mon ombre, car il est solide et toujours positif. Avec peu de mots, il nous sourit, nous montre du doigt le chemin, les villages lointains où nous

espérons trouver notre survie. Noé est plus petit, mince et taciturne, il suit sans bruit, très choqué, toujours pensif, triste et ne manifeste aucune autre émotion. Il est au bord de l'épuisement. Il existe pourtant entre nous trois un lien subtil fait de connivence et de distance, d'espoir et de lassitude, de confiance et de regards qui n'ont pas besoin de mots. Nous sommes trois survivants, deux garçons et une fille. J'ai quinze ans et les garçons ont tous deux dix-sept ans. Ce que nous avons traversé nous a quelque peu coupé l'envie de parler. Marcher et résister, survivre et éviter de se plaindre est notre leitmotiv muet, une ligne de conduite, une voie qui ne mène qu'à nos rêves, à nos chimères, et nous l'espérons secrètement à un paysage plus vivant. C'est toujours ce que j'imagine : un chemin verdoyant, une plaine, des arbres, quelques fleurs, un animal qui gambade, une maison intacte, une source vive, ou encore un potager, un verger, une forêt, un lac...

Ici, tout est gris, calciné, pétrifié, momifié, sans vie sur des dizaines de kilomètres. Quand nous grattons la terre en quête de racines comestibles ou de légumes préservés, nous ne trouvons que des bois morts rongés par la misère de ces terres abandonnées. Nous buvons un peu n'importe quelle eau et je me demande comment nous ne tombons pas malades. Il nous faut tenir jusqu'au prochain village ou hameau détruit pour rechercher dans les maisons écroulées des restes de nourritures oubliés et pas trop carbonisés ou des conserves préservées que nous nous partageons et que nous dévorons à même la boîte.

Pourquoi sommes-nous encore en vie ? Par quel étrange hasard ou quelle opportunité à venir ? La pensée lancinante

qu'il aurait mieux valu périr comme tous les autres nous effleure souvent l'esprit. Le monde autour de nous est dévasté. Nous ne savons même pas ce qu'il s'est réellement passé, ni comment nous avons échappé à la mort. Nous avons entendu une énorme détonation, senti la Terre vaciller sous nos pieds, évité les failles qui s'ouvraient devant nous et vu le feu destructeur courir sur le sol et tout dévorer sur son passage pendant des jours. Une attaque par un super missile ? Une comète heurtant la terre ou une énorme bombe ? Tommy opte pour la fin du monde. À force de dérèglement climatique et de guerres, il s'est passé un événement qui nous dépasse. Il explique qu'il est normal que des survivants puissent recréer un nouveau monde et que nous avons la chance d'être toujours en vie. Je ne sais plus quoi penser, je me demande où nous allons, si cela vaut la peine de poursuivre le voyage dans cet univers dantesque. Comment allons-nous survivre ? Nous avons toujours soif dans cette moiteur étouffante. La faim nous tenaille, mais elle ne vient que par intermittence lorsque nous nous posons.

Nous avons traversé l'enfer, contourné des barrages de feu, nous avons vu les humains et des animaux s'enfuir et tomber comme des mouches, mais nous, nous sommes toujours debout à la croisée des chemins effacés. Nous n'avons plus de connexion depuis dix jours ni de téléphone, nous n'avons même pas reçu d'alerte comme lors des grosses tempêtes ou des tornades. Nous nous sommes trouvés tous les trois par hasard au détour des ruines et nous avons couru très longtemps, échappant au pire, pendant que le feu continuait son carnage. Nous nous

sommes abrités sous des toitures à moitié détruites, au risque de voir tout s'effondrer sur nous, puis nous sommes partis en quête de je ne sais quoi, perdus parmi les cadavres, dans notre destin post-apocalyptique.

Le néant s'ouvre devant nous et nous l'empruntons comme un ultime secours. Pourquoi survivons-nous ? Est-ce une chance ou un malheur ?

Depuis que nous traversons les terres brûlées, nous ne voyons que quelques rares personnes en vie qui souvent titubent et sont hagardes. Lorsque nous approchons d'elles, elles s'enfuient ou ne sont plus capables de nous entendre ni de nous suivre. Nous voyons surtout des cadavres ici et là et des villages maudits entièrement calcinés et encore fumants. Nos jambes et nos pieds commencent à nous faire souffrir, mais nous n'avons pas d'autre choix que d'avancer.

Un jour, alors que nous n'avions rencontré aucune âme vivante depuis notre départ, nous avons croisé un groupe de pillards qui nous ont menacés et nous avons fui devant leur folie. Ils n'ont pas cherché à nous poursuivre. C'est inimaginable ce que le désastre peut produire.

Et maintenant, nous sommes seuls face à l'enfer du monde. Qui sommes nous, survivants de l'impensable ?

« Regarde, Jade ! me dit soudain Tommy, regarde là-bas ! »

Mais je ne vois rien. Je suis son doigt en plissant les yeux, je ne perçois qu'un brouillard sans nom qui m'opprime et m'anéantit. Pourtant, je mets toujours un pied devant l'autre, machinalement, comme un robot.

Je m'arrête aux côtés de Tommy, je scrute le flou de l'horizon, la ligne de fond que me pointe mon compagnon

de route. Comme une oasis qui se dessine, j'aperçois des contours, des formes qui semblent être des maisons, des bâtiments intacts et des arbres vivants. C'est inespéré ; peut-être une illusion comme en ont tous les voyageurs à pied.

Marcherons-nous encore des jours en espérant indéfiniment cette oasis dans le désert ?

« Tu penses que c'est la réalité ? Tu crois qu'il y a des gens ?

— Oui, c'est la réalité. Je ne sais pas si l'endroit est habité, mais il faut y aller. Nous n'avons pas d'autre choix que de tenter notre chance, voir de près ce qui se passe dans ce lieu qui semble encore tenir debout et s'assurer qu'il est habité ou pas. Allez, venez, les amis ! La chance nous sourit. »

Tommy croit toujours au meilleur, il nous entraîne dans son sillage. Peut-être que nous serions déjà morts, Noé et moi, s'il n'était pas là. Certaines personnes restent vaillantes et optimistes quoi qu'il arrive. Je me demande parfois si elles cachent une angoisse secrète au fond de leur cœur, mais si c'est le cas, elles savent la braver. Chacun porte sa faille et ses talents, et dans les moments de détresse, nous ignorons comment nous allons réagir. J'espère vraiment que Tommy nous conduira à bon port. Est-il possible que seule une partie de la planète soit détruite et que le reste ait été préservé ? Entre guerres multiples, dérèglement climatique, incendies, éruptions volcaniques, inondations extrêmes, tsunamis et virus à n'en plus finir, et pour finir cette tragédie — le clou du spectacle —, je m'interroge vraiment sur l'avenir que nous pouvons encore espérer.

Enfin... si toute la folie du monde a une chance de s'apaiser, la vraie nature de la terre reprendra peut-être vie.

La nuit tombe tranquillement. La pénombre est pourtant de tous les instants, même en plein jour, car la lumière se diffuse indéfiniment opaque et glauque.

« J'ai soif ! Et où allons-nous dormir ? gémit Noé qui traîne la jambe et tire une tête de moribond.

— Nous allons trouver de l'eau et une cabane ou un refuge. Peut-être atteindrons-nous ces maisons là-bas avant la nuit. »

L'optimisme de Tommy me sidère toujours. Comment peut-il avoir tant de conviction dans le drame que nous vivons ? Dans le désastre qui nous entoure de toutes parts ? Nous marchons sans but avec un mirage à l'horizon et Tommy croit au miracle. Il pense qu'il faut aller vers l'est pour survivre, car c'est de là que vient la lumière, alors il y va coûte que coûte.

« Nous avons bien trouvé un abri hier, affirme-t-il avec conviction, et les jours passés un morceau de toit ou un auvent sous un rocher. Nous dénicherons bien un refuge ce soir.

— Oui, mais ici, nous n'avons que des arbres cramés et de la terre noire, irrémédiablement calcinée. Nous sommes au milieu de nulle part. »

Un cerf égaré cherche son chemin, c'est une belle apparition. Le pauvre, il ne sait pas plus que nous où aller. Un cours d'eau nous permet de boire et de remplir les bouteilles que nous avons pu trouver. Nous comptons sur les charbons de bois qui surnagent pour la rendre potable.